
Histoire des institutions et des idées politiques dans le monde romain
Histoire culturelle et politique de l'Empire romain

François Chausson



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/220>

DOI : 10.4000/ashp.220

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 96-100

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

François Chausson, « Histoire culturelle et politique de l'Empire romain », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 04 décembre 2008, consulté le 29 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/220> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.220>

HISTOIRE CULTURELLE ET POLITIQUE DE L'EMPIRE ROMAIN

Chargé de conférences : M. François CHAUSSON

Programme des années 2006-2007 et 2007-2008 : I. *La figure princière à travers l'Histoire Auguste : jeux littéraires, généalogiques et politiques.* — II. *La noblesse italienne du IV^e s. et les conflits politiques de son temps.*

Les travaux des années 2006-2007 et 2007-2008 portèrent à la fois sur l'époque antonine, l'époque sévérienne et les IV^e-V^e siècles, principalement autour de diverses figures impériales ou de sénateurs proches de la cour impériale. On présentera dans un ordre chronologique les principaux acquis.

1. Époque antonine

L'actualité de diverses publications ou fouilles a attiré l'attention sur la villa Adriana et sur le tombeau d'Antinoos. On doit souligner l'importance du texte hiéroglyphique de l'obélisque Barberini sur le Pincio : c'est le seul document émanant d'Hadrien qui puisse nous renseigner sur la fabrication de ce dieu. Or ce texte dit que le tombeau d'Antinoos, auquel appartenait cet obélisque, était situé dans des jardins de l'empereur à Rome. Le terme égyptien, qui connaît un parallèle grec en *paradeisos*, désigne, selon de fortes probabilités, non pas un quelconque espace vert ou une esplanade, mais des *horti* impériaux, c'est-à-dire ces jardins urbains ou semi-urbains qui, sur diverses collines de Rome (Esquilin, Quirinal, Pincio, puis Célius), accueillent des pavillons, des « fabriques », des séjours de villégiatures que les empereurs préféraient parfois au Palatin (Vespasien aimait les jardins de Salluste, tout comme Nerva qui y mourut). Se trouve ainsi écartée l'esplanade qui entoure le temple de la Vigna Barberini récemment réattribué à Jupiter Victor par Françoise Villedieu : les esplanades de temples pouvaient être plantées d'arbustes ou de parterres sans que ces végétaux pussent mériter le nom d'*horti* strictement réservé à des « folies » (étymologiquement des « feuillées »), c'est-à-dire des résidences aristocratiques ou impériales. On considérera également avec une grande prudence les conclusions des collègues archéologues œuvrant à l'heure actuelle à la villa Adriana non loin du Canope : ils y ont dégagé un espace culturel fortement marqué par l'Égypte, qu'ils voudraient affecter au culte d'Antinoos en y localisant son tombeau et l'obélisque. Mais la villa Adriana est, précisément, une villa, lieu qui ne saurait correspondre à des jardins situés à Rome et donc à l'emplacement du tombeau d'Antinoos mentionné par l'obélisque (des *villae* sont certes attestées sur le Champ de Mars à l'époque républicaine, ou, très rarement, sur des zones périphériques de certaines collines de Rome à l'époque impériale, mais, en dehors de ces exceptions, le terme même de *villa* renvoie à un espace extra-urbain). Le tombeau d'Antinoos se trouvait donc dans des *horti* impériaux à Rome. On peut

éventuellement suivre l'hypothèse de Jean-Claude Grenier qui, dans des discussions communes, propose de les reconnaître dans les *horti Domitiae* ; mais cette identification mérite vérification : les jardins de la mère (ou de la sœur) d'Hadrien ne sont peut-être pas aisément identifiables avec la zone vaticane où Hadrien fit ériger son propre tombeau et la phrase de l'*Histoire Auguste* qui les mentionne doit être reconsidérée dans sa littéralité. Les jardins de Salluste pourraient en revanche être de bons candidats : ils livrèrent une grande quantité d'objets égyptisants et Hadrien y fit accomplir d'importants travaux.

2. Époque sévérienne

Une enquête a porté sur un hommage rendu par la cité de Nicée à Plautilla, fille de Plautien. La dernière édition en a été donnée par Sencer Sahin en 1979 (*IK*, 9, I, n° 59), mais il a été commenté à plusieurs reprises par L. Robert, plus particulièrement en 1940 et en 1977 (et on suivra son abondant commentaire). Grâce aux travaux de G. Di Vita-Évrard et de M. Christol, cet hommage doit dater de 201/202 (moment des fiançailles, où Plautilla est revêtue du titre d'*Augusta*), peut-être même du début de l'année 202 (qui voit le passage de la famille impériale en Bithynie). La titulature de Nicée a retenu l'attention de L. Robert ; la cité avait accueilli les troupes de Pescennius Niger auquel elle était favorable et avait ensuite encouru une disgrâce ; se disant Αὐρηλιανῆ Ἀγρωνιανῆ, elle indique sans doute qu'elle avait obtenu des bienfaits, voire une réhabilitation, de la part du jeune Caracalla, comme Antioche ou Byzance. Nicée s'est surtout dotée d'un titre particulier, qui a suscité une grande perplexité chez L. Robert : elle se dit fièrement ἐκ προγόνων οἰκεία τῷ οἴκῳ τῶν αὐτοκρατόρων, « familière depuis des générations de la maison impériale », littéralement « maisonnant depuis des générations avec la maison impériale », pour mieux rendre le polyptote. Après avoir d'abord exprimé ses hésitations à propos de ce lien d'οἰκειότης qu'il cherchait à distinguer de la συγγένεια, L. Robert trancha finalement en faveur d'une nette distinction entre les deux termes, distinction qui a été récemment reprise et approfondie par C. P. Jones qui s'est fondé sur les exemples des liens entre les cités d'Ilion et d'Aphrodisias avec la dynastie julio-claudienne. Il convient donc d'établir quel peut être le lien d'οἰκειότης (on dira « d'accointance ») entre Nicée et la Maison sévérienne. La clef paraît en résider dans les légendes de fondation de Nicée et de Lepcis Magna. À Nicée, en vertu de traditions locales bien attestées, Héraclès et Dionysos sont honorés respectivement comme fondateur et ancêtre (κτιστής et προπατώρ). Or ces deux dieux sont également les divinités poliades de Lepcis Magna, en l'occurrence les dieux phéniciens Melqart et Shadraba honorés à l'époque impériale sous la forme d'Hercule et de Liber Pater et abondamment honorés par Septime Sévère comme ses *dii patrii*. Au lendemain de la guerre contre Niger, les Nicéens cherchèrent à rentrer en grâce en recourant à un vieux fonds de légendes poliades et en insistant sur l'οἰκειότης qui pouvait les unir aux Lepcitains. Leur réhabilitation passa par l'affirmation d'une affinité reposant sur un passé mythique commun, revendiquée dans la titulature de la cité. Le cas de Sardes, qui se dit pareillement οἰκεία de la Maison sévérienne (οἰκεία τῶν κυρίων ἡμῶν αὐτοκρατόρων) dans diverses dédicaces datées du règne de Caracalla, peut sans doute s'expliquer de manière analogue. En effet, comme l'a rappelé récemment A. Heller à la suite de L. Robert, Nonnos de Panopolis dit que Sardes est « contemporaine de

l'Aube » et « aussi ancienne que le Soleil ». Or il y avait à Émèse diverses traditions liées au Soleil – Héliodore d'Émèse se dit lui-même descendant la race du Soleil – et il est très possible que l'οικειότης entre Sardes et la Maison sévérienne sous Caracalla passe par le passé mythique commun aux cités de Sardes et d'Émèse, fondé, dans ce cas, sur une référence solaire.

Chemin faisant, ont été commentées des inscriptions lepcitaines et tyriennes des époques antonine et sévérienne qui commémorent des liens pluriséculaires entre *Lepcis Magna* et sa métropole Tyr. La cité de Tripolitaine cultivait la mémoire de ses origines, et le recours à un vieux fonds de légendes de la part des Nicéens s'explique en vertu de traditions locales dont les Bithyniens étaient bien informés.

Dans le cadre d'un projet de plus longue haleine, un travail de traduction et de commentaire de la *Vie de Septime Sévère* dans l'*Histoire Auguste* a été accompli. On a étudié tout un corpus d'inscriptions lepcitaines permettant d'éclairer les origines sociales des familles paternelle et maternelle de Septime Sévère, tout en faisant appel à de la documentation extra-lepcitaine : sont apparus, à Lepcis Magna et plus tard dans le III^e siècle, divers parents de Septime Sévère ayant essaimé dans les ordres équestre puis sénatorial. On relèvera que des parents maternels de Septime Sévère, des Fulvii, purent survivre dans l'ordre sénatorial après la chute de Plautien en 205 (C. Fulvius Plautianus) et après 235, lorsque le pouvoir impérial échappa définitivement à la dynastie sévérienne.

Une étude des *Vies* de Didius Julianus et de Clodius Albinus permet d'entrevoir que ces deux empereurs étaient probablement apparentés entre eux. L'*Histoire Auguste*, soucieuse de s'en prendre aux Nummii Albini qui sont ses contemporains, a cherché à couper à la racine les revendications généalogiques de cette famille en lui prêtant des origines africaines (en l'occurrence hadrumétines) : voilà pourquoi elle donne des origines hadrumétines à Didius Julianus (frère d'un Nummius Albinus) comme à Clodius Albinus, alors qu'une enquête prosopographique reposant sur la documentation épigraphique antonine et sévérienne semble plutôt relier ces deux empereurs à l'Italie du Nord (dans le secteur de la plaine padane). On insistera sur les remodelages hardis des généalogies des empereurs du temps jadis auxquels se livre l'*Histoire Auguste* afin d'attaquer les princes et divers aristocrates du temps présent.

3. Nicomachi

Une célèbre inscription découverte au cœur du XIX^e siècle sur le forum de Trajan commémore la restitution en ce lieu d'une statue de Nicomaque Flavien senior. On tirera diverses conclusions de la mise en page de l'inscription même et de son contenu : *CIL*, VI, 1783 (*ILS*, 2948) + *Not. Scav.*, 1933, p. 493 (*AE*, 1971, 24).

La lettre impériale de Valentinien III concédant la restitution de cette statue n'est pas datée avec précision. On ne sait pas non plus quand avait été placée la première statue de Flavien qui, après la défaite de la Rivière Froide, avait été ôtée du forum de Trajan. Il est vraisemblable qu'elle avait été placée à peu près lors du premier séjour impérial à Rome de Théodose I^{er}, puisque ce prince avait alors prononcé un éloge de Flavien devant le Sénat. La date de la dédicace de la nouvelle statue, concédée à la suite d'une lettre de Valentinien III au Sénat, fut le 13 septembre 431. Cette date est

sans doute significative et n'a pas été choisie au hasard, puisque cela faisait trente-sept ans que les Nicomachi attendaient et demandaient la réhabilitation de leur parent. Or il semble que la bataille de la Rivière Froide s'acheva le 6 septembre 394 : la mesure qui priva, à titre posthume, Flavien de sa statue sur le forum de Trajan dut être prise dans la semaine qui suivit, puisque Théodose pénétrait en Italie et que le Sénat bruissait de règlements de comptes consécutifs à l'élimination d'Eugène (la situation est mieux connue à Milan grâce à la *Vie d'Ambroise* par Paulin, qu'il convient toutefois d'utiliser avec prudence). Il apparaît probable que les Nicomachi choisirent, pour rétablir sur le forum de Trajan la statue de leur parent (comme les y autorisait une lettre impériale qu'ils prirent le soin de faire graver sur la base), une date symbolique, qui était celle du jour fatidique où la statue avait été ôtée trente-sept ans plus tôt. Le choix du jour anniversaire de cette mesure inique pour la restitution de la statue fut délibéré car il permettait d'effacer la honte attachée à ce souvenir. La démonstration s'accompagne de considérations sur la chronologie des déplacements de Théodose I^{er} et d'Ambroise lors de l'année 394 et d'une analyse des rapports entre Ambroise, Eugène, Arbogast et Nicomaque Flavien senior, ce qui permet de proposer une nouvelle lecture de l'usurpation d'Eugène et de donner sa juste place à l'opposition de l'église milanaise à son égard.

4. De Pétrone Maxime à Théodose I^{er}

Dans les années 550, un passage de Procope mentionne que l'empereur éphémère Pétrone Maxime tenait son *cognomen* de l'usurpateur Maxime qui avait été vaincu par Théodose I^{er}, défaite qui, du temps de Procope, était toujours célébrée chaque année à Rome même.

Un inventaire des parents de Maxime et de son prétendu descendant Pétrone Maxime tend à conclure assez favorablement à la possibilité que Pétrone Maxime, né vers 395/396, ait pu être le petit-fils du tyran Maxime qui, à son élimination en 388, laissa deux filles enfants ou adolescentes dont Théodose prit soin. Dès lors, puisque l'usurpateur Maxime était apparenté à Théodose, Pétrone Maxime était lui-même un proche parent de la dynastie théodosienne, ce qui explique qu'il ait été choisi par Galla Placidia pour être le précepteur de Valentinien III et qu'il ait pu nourrir des ambitions impériales qui le poussèrent à éliminer Valentinien III. Il avait également derrière lui tout le poids de l'importante Maison des *Anicii* dont il descendait par son père.

Le Chronographe de 354 garde le souvenir de jours anniversaires des défaites de Maxence et de Licinius, et d'autres calendriers plus anciens, à Rome ou en Égypte, montrent que des victoires militaires pouvaient être célébrées encore un siècle après leur déroulement. La défaite de l'usurpateur Maxime, survenue à l'été 388, figurait toujours dans le calendrier de la ville de Rome au milieu du VI^e siècle. Il faut supposer que cette commémoration destinée à devenir annuelle fut célébrée pour la première fois à l'occasion du premier anniversaire de cette victoire théodosienne, c'est-à-dire à l'été 389. Or Théodose, arrivé en Italie en août 388, séjourna à Aquilée puis à Milan et ne se rendit à Rome qu'un an plus tard. Il entra dans l'*Vrbs* le 15 juin 388 et quitta la ville à la fin du mois d'août. S'en dégage la forte impression qu'il vint à Rome pour fêter le premier anniversaire de sa victoire : une importante frange de l'aristocratie sénatoriale de la ville, à commencer par Symmaque, avait pris parti pour Maxime et

Théodose dut éprouver le besoin de cette démonstration de force et de gloire devant ces sénateurs qu'il convenait de « réaligner » par des commémorations de poids. C'est également à l'été 389 que le sénateur Latinius Drepanius Pacatus, favori de Théodose récompensé l'année suivante par un proconsulat d'Afrique, et qui, comme d'autres aristocrates gaulois, avait enduré sans doute des mesures vexatoires de la part de Maxime, prononça à Rome, devant l'empereur et le Sénat réunis, un éloge de Théodose. Le panégyrique de Pacatus, conservé, traite en grande partie du règlement de l'usurpation de Maxime et fige une version officielle de cette usurpation : il est probable qu'il fut prononcé lors des festivités qui entourèrent le jour du premier anniversaire de la victoire de Théodose sur Maxime. Une fois cette fête fixée annuellement, la dynastie théodosienne la perpétua jusqu'au milieu du v^e siècle, puis, l'habitude aidant, l'usage s'en maintint, sclérosé, jusqu'à l'époque de Justinien.